

## LE PONT EN PIERRE SUR ROSSITZA

*Anguél Karalijtchev*

- Crois-tu, maman, que je suis un pécheur ... ?  
- Dis-moi tout, mon fils.  
- Que dois-je te dire ?  
- Cela fait trois ans maintenant que tu gardes le lit. Trois années s'écoulèrent filant comme de l'eau. Elles filèrent sous tes fenêtres et te regardèrent te languir. Des merleaux chantèrent dans les branches du griottier. Et par trois fois, il donna ses fruits noirs et tu ne tendis pas la main pour les cueillir. Trois fois le blé dans les champs germa. Ne ressentis-tu point de tendresse pour ce monde ? N'eus-tu point envie de sortir au soleil, de regarder les arbres, les champs, le magnifique pont et les jeunes filles en fleur ? Voilà trois ans que tu es enfermé.  
- Je ne sais pas, ma petite Maman, je ne me soucie plus du monde.



*Le pont de Koliou Fitcheto sur le fleuve de Rossitza*

- Pourquoi parles-tu comme ça ?

Le bougeoir, doucement, inonda d'une flamme rouge le visage du malade. Sainte Marie de l'Iconostase serrait tout contre elle son enfant, avec force et amour, comme au premier jour. Assise au bord du lit, la vieille femme caressait tendrement la main de son fils. Elle ne savait pas comment le lui demander. Une larme coulait de son œil gauche sur son pauvre visage maternel, pareille à une mouche rouge. Au dehors, la nuit blanche était radieuse. Quelque part dans la rue, au-dessus des haies noires, le bruissement des arbres s'élevait comme le murmure d'une âme en prière. Les branches des arbres ondulaient silencieusement. Des cheminées blanches perçaient à travers les branches épaisses comme si elles cherchaient à voir si le sommeil régnait dans le monde obscur. Le chaton, dans sa robe de charbon, regardait avec des yeux curieux ce sombre spectacle.

-Te souviens-tu, maman...

- De quoi ?

- Du tout début de la construction du pont sur Rossitza. C'était en été. Milka m'avait cousu une chemise blanche brodé de fil rouge.

- Je m'en souviens comme si c'était hier. Cet été-là, tu fêtais vingt-deux ans, tu étais un jeune homme prêt à se marier.

- Tous se moquaient de moi, maman. On me disait incapable d'aller à l'encontre du fleuve, de le soumettre à ma volonté, de le ceinturer de pierres pour l'apprivoiser telle une jeune mariée. Mais je m'en savais pourtant capable. Sept étés durant, mon oncle et moi, construisîmes des maisons dans des terres étrangères. J'appris à bâtir et bientôt j'excelsais dans ce domaine. Mon oncle était fier. Une fois, nous rejoignîmes le bord de la rivière pour abattre le vieux peuplier, t'en souviens-tu ? Nous nous assîmes sur le rivage et la folle Rossitza se précipitait en chantant. Les saules baissaient leurs fronts noirs pour le tremper dans ses eaux et se rafraîchir.

Le vieil homme dit :

- Écoute, Manol, ce que je n'ai pu faire, tu le feras. Tu bâtiras ici un pont. Qu'il soit perché sur les deux rives afin de relier les deux mondes. Là-bas, de l'autre côté de la rive, pousse le grain pour le pain du peuple. Donne aux gens un pont qu'ils puissent traverser afin de le ramasser.

Un oiseau chantait, perché, dans les branches du vieux peuplier. J'écoutais son chant hypnotique et demandais :

- Suis-je capable de cela ?

- Oui, tu l'es. Et retiens bien ceci, cet endroit est le parfait endroit pour bâtir un grand pont en pierre et ses quatre arches. Fais venir de Thrace des artisans pour tailler les pierres. Rassemble les villageois pour vous aider et de rien n'aie jamais peur. Alors, jusqu'à la fin des temps on se souviendra de toi. Aucun bien ne saurait être plus grand.

Un petit oiseau chantait et ses ailes se teintèrent d'argent. Des perles limpides s'en échappèrent. Immobile j'étais à mes pensées, et songeais que quand bien même il ne m'en eut intimé l'ordre, je l'eusse fait de toute façon. Hé, voilà que juste devant moi se dressait le pont effrayant ! Je le vis, ma petite maman, tel que je l'eus, plus tard construit, comme un cerceau embrassant la rivière. Et elle, la vipère jaune rusée, se glissa sous mon point, se tordit, étendit son corps enflammé et se précipita libre et folle vers les collines bleues. J'entendis le grondement sourd de la charrette sur les pavés et le rugissement assourdissant des buffles cornus de Deliorman<sup>1</sup> hochant la tête.

- Quand tu commenceras à le construire – dit la voix de mon oncle – il faudra que tu y emmures l'ombre de ce que tu as de plus cher en ce monde.

Ses paroles me firent tressaillir.

– Qu'ai-je de plus cher au monde ?

- Tu le sais bien.

Le malade se tut. La Mère du Christ baissa la tête et ses lèvres murmurèrent : « Jamais je ne livrerai mon fils ! » L'aura jaune de la lune ondoyait à travers la fenêtre et les ombres assaillantes et joueuses des griottiers se poursuivaient en riant dans la rue blanche. La nuit avait déployé un édredon d'argent. Au loin, dans la plaine sombre, un messenger invisible errait, et s'enquêtait auprès aux champs de savoir s'ils avaient soif de se faire arroser le lendemain.

- Mon oncle nous a quittés pour rejoindre l'autre monde, et m'a laissé seul à mon ouvrage. Je connaissais la marche à suivre, mais ne savais pas si je devais m'acquitter d'un sacrifice humain. Qui aurait bien pu me le dire ? Déjà, le printemps m'envoyait les cigognes pour m'avertir de son arrivée prochaine. Les maçons hirsutes et aux visages maculés sont arrivés, ils piaffaient et creusaient. Je me noyais dans le travail. J'étais effrayé mais y prenais du plaisir. Ô maman, ce n'est pas facile, tu sais, de sacrifier un être humain. Comment me décider ? Qui emmurer ? Le jour arrivait à grand pas. Nous creusions et avions entamé les travaux sur les deux rivages. Je marchais comme un ivrogne et pensais devenir fou. Une nuit, je me suis rendu sur la tombe de mon oncle. Je me suis agenouillé, j'ai creusé la terre à mains nues.

- Qui, dis-moi, qui ?! Tu le sais, toi !

Mais la tombe resta de marbre. A-t-on jamais vu une tombe froide répondre aux questions des insomniaques en quête de réponse ?

Je rentrai chez moi et ne m'assoupis qu'à l'aube. Je vis le vieil homme en rêve. Il venait de là-haut, habillé comme à son habitude : de sa veste en bure portée à l'épaule, d'une large ceinture rouge. Il tenait dans sa main droite un aigle blanc. Il arrêta sur la haute rive de Rossitsa et s'écria :

- Regarde attentivement où l'aigle se posera. Quand je le lâcherai, il te montrera qui tu te dois d'emmurer. N'aie pas peur, mon fils !

Il souleva l'oiseau et le libéra. L'aigle blanc battit des ailes et s'envola dans le ciel. Il dessina, au-dessus du village, trois grands cercles puis il redescendit en piqué. Il plongea comme une pierre jetée à l'eau et je ne le vis pas atterrir. Mon oncle me regarda, secoua la tête et s'en alla vers la rivière. En un éclair, mon pont se dressa devant lui et il le traversa. Depuis l'autre rive, il examina le pont d'un bout à l'autre, puis fit signe de la main. J'entendis quelqu'un dire :

- Allez!

---

<sup>1</sup> Deliorman ou Loudogorié est une région au nord-est de la Bulgarie.

Je me réveillai en sursaut. Tu étais là, ma petite maman, penchée sur moi, et tu me parlais : « Allez, Manol, c'est le matin. Sais-tu depuis combien de temps les charrettes déjà sont parties ? Lève-toi, allez. Les maîtres ont commencé le travail. »

Je te quittai, Maman, mais ne rejoignais pas le pont. Je pris la direction de la maison du grand-père Noyou dans l'espoir d'y retrouver Milka et de tout lui raconter. Peut-être, cela me soulagerait. En arrivant, je levai machinalement les yeux vers leur maison et mon sang se glaça. Sur le noyer, l'aigle blanc était perché. Ce même aigle que mon oncle, hier dans mes songes, avait laissé s'envoler. Un sentiment de rage monta en moi. Mes oreilles bourdonnaient. Je me précipitai vers le cimetière pour le retrouver, ce vieil homme, déterrer ses os et lui demander : comment avait-t-il pu me la prendre ? Lui, qui pour moi était comme un père, comment, lui, n'avait-il pas eu pitié de moi ? Le vent soufflait, mes plaintes restèrent sans réponse. Les morts n'objectent pas.

Sur le pont, les tailleurs de pierre fredonnaient des airs gais. Rositza portait leurs voix.

Ils ne se souciaient de rien. Ils se contentaient de chanter et de construire. Ils posaient les pierres de leurs grandes mains caleuses, grandes comme des pelles. Ils emmuraient leur doux chant dans les pierres, bénis soient-ils ! Et moi, qui allais-je emmurer ?

Je m'assis sur la tombe et cherchai des yeux le noyer de Milka. Un nuage blanc flottait dans le ciel. Une âme laiteuse, angélique, se baignait dans la chaleur du matin. Mais ce soir, quand je verrai Milka, je ne pourrai rien lui dire.

Je m'inclinai devant la croix noire. Mes yeux se remplirent de larmes et se mirent à briller. Sur le chemin en contre-bas, une grosse nuée jaune appela mon regard. J'entendis des cloches et de violents cris. D'innombrables chariots, chargés de lourdes gerbes, se suivaient les uns derrière les autres. Et sur le premier chariot, maman, je vis picorer ce maudit oiseau qui chantait, la veille, sur le peuplier. Lorsqu'ils atteignirent la rivière, les charretiers s'arrêtèrent sur la rive, mais ne détalèrent rien. Ils attendaient.

Qu'attendaient-ils ?

Je me levai, me frottai les yeux et posai la main sur mon front. Il n'y avait personne. En bas, les maçons travaillaient et grondaient fort comme à leur habitude.

Enfin, là, à cet instant, je me décidai : qu'il en soit ainsi, après tout, comme cela m'était destiné et que je ne pouvais y échapper.

Le soir, au puit, ma Milka se pencha pour puiser de l'eau. Ses boucles d'oreilles brillaient comme des étincelles flamboyantes pendant que je mesurais sa longue ombre noire. Seule la lune voyait...

Un aigle sifflait dans les branches. Le chaton dressa les oreilles et d'un seul bond se jeta à la fenêtre. Ses yeux scrutèrent la nuit sans qu'il puisse la comprendre.

Le malade délirait : c'était encore le même maudit volatile. Le son mielleux d'une cloche sonnait sur le vieux peuplier avant qu'il ne soit abattu. Cela fait déjà plusieurs nuits qu'il vient piailler. Ce soir encore, il est revenu. Il s'est niché dans les feuilles sombres du griottier.

Le chaton gris sur la fenêtre agita sa petite patte. La mère, debout, regarda son fils, elle n'en croyait pas ses oreilles.

Comment son cœur l'a-t-il laissé périr ?

-Qu'il soit maudit, le pont ! Que le diable l'emporte !

Manol leva les yeux vers sa mère. Il la regarda doucement en lui disant :

- Pourquoi le maudis-tu, petite maman ? C'est moi qui, seul, ai pris la décision de construire le pont, tu sais. Moi seul, je l'ai sacrifiée, c'est ma faute, je l'ai emmurée dans la pierre.

- Quel énorme péché, mon fils, tu as commis un énorme péché !

Les yeux du maître de chantier se tintèrent d'un drôle d'éclat.

- Te souviens-tu quand nous avons achevé la construction du pont ? C'était un dimanche. Nous étions fous de joie. Les gens étaient venus de neuf villages et s'étaient rassemblés pour célébrer l'inauguration du pont de Rossitsa ! Ils avaient amené avec eux une foule d'enfants pour leur montrer ce grand moment. Deux bergers du Balkan, qui passaient l'été dans notre pays, jouaient de leurs cornemuses. T'en souviens-tu ? Celui qui avait les yeux noirs voulait notre Kuna, mais tu ne voulais pas la donner à quelqu'un qui venait de loin. Tu disais que ce serait un péché que de la laisser partir à l'étranger. De l'autre côté de la clairière, les chaudrons bouillaient : les villageois avaient abattu neuf béliers. Les prairies s'étalaient en contre-bas, remplies de joie. Les hirondelles survolaient les champs qui attendaient la venue des laboureurs, pour qu'ils enfoncez dans la terre leurs vieilles charrues, et que nos filles retroussent leurs manches et se mettent à ramasser le blé en chantant. Les vieillards faisaient le tour du pont, frappaient avec leurs bâtons la pierre froide, la tâtaient, et disaient :

- Que Manol soit béni par le Seigneur ! Il l'a doté d'un grand savoir-faire de maçon ! Mais moi, je savais la vérité et connaissais les conditions tragiques qui entouraient ce don. Tout le monde était joyeux. Les gens buvaient dans leurs gourdes en bois bigarrées. Quant à moi, je restais muré dans le silence, je ne pouvais pas boire. Je regardais cette foule hétéroclite. Et quand les cornemuses entamèrent la rathcénitza<sup>2</sup>, jeunes et vieux sautèrent sur leurs pieds et dansèrent en ronde. Ils se lancèrent dans une danse folle. Quelqu'un cria :

- Hé, mais vous l'avez oublié ! Où est le maître des travaux ? Qu'il vienne danser avec nous !

Mais avant qu'il eût le temps de finir, les joueurs de cornemuse se turent. Les gens se figèrent, surpris et silencieux. Ils retirèrent pour céder la place. Je me retournai, maman, et que vis-je ! Une procession funèbre. Tu sais en l'honneur de qui ces gens marchaient.

Je les suivis, et allai au cimetière jeter une poignée de terre sur la tombe de Milka, et quand j'en revins, je retrouvai la fête et la gaieté, je levai la coupe, je bus, bus jusqu'à m'enivrer. Nous dansâmes jusqu'à minuit.

Nous allumâmes des feux pour nous éclairer. Les yeux de nos jeunes filles brûlaient comme des bûchers noirs. Je sombrais dans chagrin et la folie. Je songeai que je me débarrasserai de toutes ces pensées sombres, que j'oublierai Milka, que je surmonterai l'amour et le chagrin que j'avais pour elle. J'étais ivre, que Dieu me pardonne.

Le soir, quand les premiers coqs chantèrent, les gens s'endormirent dans leur lit. Toutes les âmes s'étaient assoupies. Mais moi, je ne rentrais pas à la maison. Je m'assis sur un rocher et subis l'assaut de mes lourdes pensées. Je ne sais où vagabondaient mes songes. Alors que j'étais assis là, seul et triste, j'entendis quelqu'un appeler mon nom depuis l'obscurité :

- Mano-o-o-o-l !

Je me levai et suivis la voix dans la nuit. La lune inondait les champs de sa couleur dorée. Je ne pourrais dire combien de temps j'avançai, ainsi profondément plongé sans mes pensées. Une apparition interrompit ma rêverie, en face du tertre, au milieu du champ, je vis une femme nue, debout, aux longs cheveux noirs, lachés, atteignant ses talons.

Elle venait de la gauche – je le voyais au passage qu'elle s'était frayé dans les tiges de blés. Mais qui était-elle ? Personne ne la vis, ni ne l'entendis. Tout autour, le grand champ était étourdi par le chant des grillons et par le feu des étoiles. Ou alors, peut-être, qui sait, avais-je le vertige. J'avançai à sa rencontre sans la quitter des yeux, elle m'attendait. Encore une fois, ce cri retentit :

- Mano-o-o-o-l !

---

<sup>2</sup> Danse traditionnelle bulgare.

Quelque part des chiens aboyaient plaintivement, la gueule tournée vers la lune sans savoir pourquoi ils aboyaient, et cette pensée me pesa. Ils ne savaient même pas. Je m'arrêtai pour la voir et frémis. Les champs tremblaient et se tordaient. Qui donc était cette femme? D'où la connaissais-je ? Ces yeux sombres, maman, pourquoi m'étaient-ils si familiers, comme si je contemplais mon propre reflet dans un miroir? Je fus gracié chaleureusement et elle se dirigea vers moi, blanche et belle. Je n'avais jamais vu une femme nue auparavant. Elle s'agitait en ébouriffant ses cheveux noirs. Ses yeux me brûlaient. Aussitôt, les champs s'assombrirent et elle tendit vers moi ses bras nus :

- Cela fait si longtemps que je t'attends !

A ses mots, je reconnus ma tendre Milka !

Je criai. Non, à vrai dire je ne criai pas, mais j'eus si peur. Je me précipitai à travers les champs, m'enfuyant à toute jambe, mais elle me poursuivit.

– Pourquoi cours-tu, Manol ? Nous nous sommes fiancés aujourd'hui, mon chéri. N'as-tu pas vu que le monde qui est venu célébrer nos fiançailles ? Ils sont venus de tous les villages, pour nous féliciter !

Et son rire retentit, fou. Te souviens-tu de Milka, la petite fille du grand-père Noyou? Je tombai à genoux et sentai les doux cheveux de Milka m'étouffer...

La flamme rouge du bougeoir qui se projetait sur l'icône trembla et s'éteignit. La lune se cacha derrière le griottier. La vieille mère caressait le front du malade et pleurait en silence. Le chaton chassait les ombres dans la rue blanche. Et quelque part au loin, un messager céleste, anonyme, traversait les champs et demandait aux épis de blé s'ils avaient soif. Et les épis lui répondaient...

- Je t'en supplie, maman, samedi, quand tu iras au cimetière, va te recueillir sur sa tombe. Vas-y plus tard qu'à ton habitude, quand tout le monde sera parti. Alors dis-lui, maman que depuis trois ans Rossitza coule et lave les grosses pierres de mon pont, n'a-t-elle pas encore lavé mon péché ? Demande-lui, maman, elle te dira si je suis pardonné.

Traduit par Manon Husson